

A. HANS

Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

III.

Plus d'un mois s'était écoulé...

L'on était au 28 février .

L'on ne parlait plus beaucoup de la catastrophe d'Horloz... D'autres nouvelles étaient arrivées.

— L'empereur fait lever de nouvelles troupes, dit Melchior Clavir, comme il se rendait de grand matin vers la mine Beaujonc, en compagnie de Hubert Goffin et de Mathieu.

— Oui, je l'ai également appris. Napoléon veut attaquer les Russes.

— Combien de jeunes hommes y resteront ? A Ans il y en a beaucoup qui doivent marcher.

— Oui, il n'y a qu'à obéir. L'on se montre fort sévère pour les déserteurs. La peine de mort leur est souvent appliquée.

— Bonjour ! fit une voix.

Des ténèbres, que le soleil n'avait pas encore dissipées, une apparition se dégagea.

Goffin reconnut Bertrand.

— Vous parlez de la guerre ? s'informa celui-ci.

— Tout le monde en parle, répliqua Goffin.

— Et beaucoup de mères pleurent... cela est plus grave, poursuivit Bertrand. Cette fois, c'est loin qu'il faudra aller, vers un pays sauvage, dit-on, c'est plus cruel que de travailler dans les mines.

Nicolas Bertrand ne croyait pas dire des paroles si significatives. Beaucoup déjà avaient oublié Horloz.

Les mines étaient cruelles aussi, pourtant.

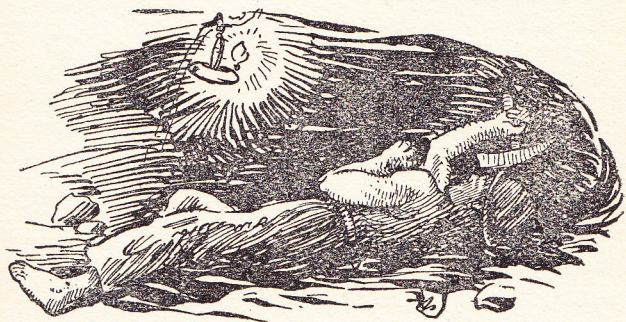
Les quatre mineurs atteignirent le puits Beaujonc, le terril, où beaucoup de mineurs étaient déjà rassemblés. Telles des apparitions, de nouveaux travailleurs déboucheraient de toute part... Mais on alluma les chan-

delles, et les lumignons prirent une apparence fantastique dans les ombres, non encore dissipées, de la nuit. Tout le monde salua Hubert Goffin.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il. Allons, les amis, à l'œuvre, et de tout cœur.

Par groupes, les mineurs descendirent dans le puits, par la banne appendus à de solides cables.

Le danger commençait déjà. Il était arrivé souvent que les cables s'étaient rompus et que le panier avait été précipité dans le vide... et les travailleurs, vaillants et solides, qui y avaient pris place, s'étaient abîmés sur le sol, comme une masse sanglante, informe.



Mais, chaque jour, le chef porion inspectait les cables, et c'est avec confiance que les mineurs descendirent.

Un groupe après l'autre disparut dans l'abîme sombre... les chandelles jetaient une dernière lueur... disparaissaient. Bientôt la banne reparut encore, pour charger une nouvelle cargaison humaine.

Tous arrivèrent sains et saufs au fonds de la mine. Goffin distribua ses ordres à tous... et la besogne de la journée commença.

Chaque mineur travaillait dans la galerie qui lui avait été indiquée.

Ici, l'un deux était étendu sur le dos, dans une cavité où il pouvait à peine bouger, et de son pic, il désagrégeait la masse de houille, élargissant à mesure le

couloir. Alors il y avait plus de place pour se mouvoir et les bras, de leur large mouvement rythmique, maniaient le pic avec aisance. Les coups résonnaient avec un bruit sourd, arrachant des entrailles de la terre le précieux combustible.

Des enfants mettaient les morceaux de charbons dans des wagonnets, que d'autres enfants poussaient vers la fosse. Là leur contenu était déversé dans des bannes, qui descendaient et remontaient sans cesse.

Tout le monde avait donc son travail, et savait ce qu'il avait à faire.

Goffin allait de l'un à l'autre, donnait des indications, dirigeait une besogne difficile, mettait lui-même la main au pic ou à la pelle. Lui, le maître, était un exemple d'activité et de conscience.

A cent soixante-dix mètres sous le sol, les hommes peinaient. Là haut, le soleil brillait, répandant sa céleste clarté... Ici, règnait une nuit perpétuelle.

Des semaines s'écoulaient de la sorte, sans que les hommes et les enfants vissent le soleil, si, le dimanche, le ciel était couvert.

Solitaires, les petites lumières brillaient dans les longues et sombres galeries.

L'une de ces petites lueurs s'approchait parfois en dansant et tout à coup surgissait de l'ombre une figure qui n'avait plus rien d'humain. On eut cru voir un kobold, un esprit souterrain.

Mais non, c'était un mineur, il saluait son camarade... car on eût dit que chacun sentait la nécessité d'échanger de temps à autre quelques paroles avec un semblable. Oh, il était difficile de se figurer qu'il y avait, là haut, des vallées, des collines, que l'hiver paraît d'une couche immaculée de neige, qui étaient couvertes de verdure en été et qui portaient, en automne, de riches moissons.

Qui pouvait, ici, songer à de l'herbe, à des fleurs ? Tout ici, n'avait qu'une seule couleur, le sol, les murs, le plafond, tout était noir. Et le bois qui avait crû dans la sapinière, au milieu des fleurs, des fougères, le bois

dont les branches avaient abrité jadis des nids pleins de chansons, le bois, qui servait à présent à soutenir les galeries, le bois était devenu noir lui-même... on eût dit des piliers de charbon.

Et les mineurs, si propres fussent-ils en descendant dans la mine, étaient bientôt tout noircis, et la couche de poussière de houille qui les couvrait devenait de plus en plus épaisse, couvrait les mains, traversait les vêtements, se collait sur le corps. Oh, cette poussière... elle pénétrait dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, dans la gorge... On respirait, on goûtait la poussière.

Mais tous les mineurs y étaient habitués de longue date... ne travaillaient-ils pas dans la mine depuis leur tendre enfance ?... ils y gagnaient le pain quotidien, pour la femme et les enfants... ils y peineraient jusqu'à ce que la force leur manquât de manier le lourd pic, ou pour pousser les wagonnets sur les rails de bois. Alors ils resteraient là-haut, pour chauffer au soleil leur dos voûté, à ce soleil qu'ils avaient si peu vu, et pour jouir des fleurs, de l'herbe, de la lumière... mais alors, il est vrai, ils ne faisaient qu'attendre la mort, alors, en somme, leur vie avait fini.

C'est sous le sol qu'ils passaient leur véritable vie, sous le sol, où les autres humains vont reposer après leur mort.



Les heures passaient. L'on déjeuna, de pain et de thé. L'on se reposa jusqu'au moment où Goffin donna le signal de reprendre la besogne.

A la tête de cent vingt-sept camarades, Clavir se rendit dans la galerie nommée «Marais», où se trouvaient de grandes quantités de charbon.

Tous reprirent le travail avec ardeur et le temps passait vite.

La cloche du village d'Ans devait avoir sonné dix

heures et demie, lorsque tout à coup un des hommes s'écria.

— De l'eau !

Au même moment, le travail s'arrêta.

Oh, souvent, il est vrai, de l'eau suintait le long des parois, et plusieurs fois l'on entendait deci de là des gouttes tomber.

Mais les issues de l'eau avaient été bouchées soigneusement avec du bois ou de la maçonnerie, ou on avait dérivé l'eau vers une galerie que l'on avait ensuite bouchée, sacrifiée pour conserver les autres.

Mais à présent...

Non, ce n'était plus des gouttelettes, cela, ce n'était plus de l'eau qui suintait,... l'on venait de faire une brèche dans une clôture, c'était une rivière qui se déversait dans la mine.

— Sauve qui peut ! cria-t-on.

Une panique indescriptible suivit, aussitôt. L'on songea immédiatement à Horloz... Tout le monde voulut sortir le premier. L'on appelait, criait, hurlait... Plusieurs d'entre les malheureux, affolés par la peur, ne savaient plus ce qu'ils faisaient et voulaient fuir dans la direction du danger.

Clavir avait conservé son sang-froid.

— De l'ordre ! cria-t-il d'une voix sonore comme une cloche. Je préviendrai maître Goffin, je sais où le trouver.

Goffin ! ce nom seul rétablît quelque peu le calme.

— Suivez-moi, ordonna Clavir.

Le chef porion se trouvait à quelque cinq cents mètres de là.

La galerie fut abandonnée, mais la cascade d'eau ne cessait pas, poursuivait sa marche inexorable, allait atteindre toute la mine.

Goffin donnait précisément quelques indications à un groupe de jeunes travailleurs. Clavir s'approcha de lui et s'efforçant d'être calme, lui dit :

— Maître, nous avons besoin de vous... l'eau du «Rosier» envahit la mine.

Goffin sursauta... trembla un moment... mais il serra les poigns comme s'il voulait s'empêcher de devenir nerveux.

— Vers la sortie, ordonna-t-il.

Il s'élança vers le lieu du sinistre... il entendit le fracas de l'eau tombant en cascade et comprit immédiatement que dans la mine de Beaujonc la mort guettait des proies.

— Mathieu ! cria-t-il alors.

— Mon père !

L'enfant était là. Il saisit la main du père, en tremblant.

— Fuyons, vivement... allons, mon enfant, balbutia le chef porion.

Puis il saisit l'enfant dans ses bras, d'un geste passionné, et se précipita vers la sortie.

— Maître, appela-t-on.

Goffin s'arrêta.

Il n'y avait personne à ses côtés.

Tous ceux qui s'étaient trouvés à cet endroit avaient déjà disparu.

Mais au loin retentissait le coup sourd des pics.

Dans les galeries éloignées, ceux qui ignoraient la catastrophe travaillaient encore paisiblement.

Ils n'avaient pas appelé.

Qu'était-ce donc ?

Goffin le comprit... son cœur, son honnête cœur d'ouvrier l'avait prévenu. Il était chef porion et il voulait fuir, alors que beaucoup de camarades restaient exposés à la mort.

Qu'allais-je faire ? se demanda Hubert. Si je monte ils vont mourir, là-bas... Je serai le dernier à quitter la mine, je les sauverai tous ou périrai avec eux.

La courte lutte était terminée.

Assurément, à ce moment Goffin avait vu en esprit sa femme et ses six enfants.

Mais il était l'homme du devoir.

— Le travail ennoblit, c'était là sa devise. Et Hubert vainquit.

Il posa Mathieu à terre et lui dit vivement :

— Vas vers la sortie... quitte-moi.

— Et toi, père ! s'écria le petit en pleurant.

— Je dois rester encore.

— Je ne te quitte pas.

— Non... Mathieu... fuis... Il embrassa tendrement son fils chéri et lui dit, d'une voix tremblante : embrasse ta mère pour moi.

— Non, père, je ne te quitte pas, dit résolument le petit, et il s'accrocha désespérément à Goffin.

— Je t'ordonne, Mathieu.

— Mon père, je ne te quitte point... je ne pleurerai point... je veux t'aider.

Ce mot frappa vivement le brave travailleur.

Il ne pouvait plus perdre de temps.

— Soit, reste alors, dit-il.

Les autres camarades devaient être prévenus, mais si le chef porion était seul à faire cela, la moitié du temps nécessaire au sauvetage serait perdu.

Goffin avait besoin d'aide pour prévenir en temps utile tous ses camarades ignorant le péril.

Il songea immédiatement à trois hommes, et sa voix profonde résonna dans la mine.

— Bertrand, Labeye, Clavir !

— Maître, répondit le premier d'entre eux. Ah, vous voilà, je vous cherchais.

Les deux autres non plus ne laissèrent Goffin appeler en vain.

Rapidement, Hubert leur dit ce qu'il fallait faire, et bientôt un funèbre cri retentit dans toutes les galeries de la mine Beaujonc.

— Debout, les hommes. C'est l'eau, l'inondation.

Et de diverses galeries apparurent les travailleurs dont la mort voulait faire sa proie.

Mais l'eau accourait avec violence. Les fuyards

avaient déjà les pieds trempés... L'inondation gagnait sans cesse du terrain. La banne montait, descendait pour remonter encore...

Goffin avait pris la direction du travail de sauvetage.

— De l'ordre, les amis, recommanda-t-il. Les enfants d'abord.

Mais la crainte était trop forte, et les hommes ou plutôt certains d'entre eux, se rebellèrent.

L'on n'écoutait plus.

— Montons... c'est la mort qui nous attend ici.

— La banne est trop chargée... que quatre hommes en descendent, ordonna le chef porion.

— Non... non... montez... nous ne voulons pas mourir, crièrent des voix désespérées.

— Sortez, hurla Goffin. Voulez vous mourir, tous, la banne est trop chargée.

Une secousse... la banne montait.

— Plus vite, hurlaient les hommes affolés.

Un bruit de corps qui tombe dans l'eau.. encore un... puis encore... Aux pieds de Goffin, trois corps venaient de tomber. L'eau éclaboussa le visage du chef. Les malheureux, terriblement punis de leur désobéissance, ne remuaient déjà plus... ils étaient tombés de la banne. Goffin ne put plus s'occuper d'eux... Ceux qui restaient se battaient pour avancer, pour avoir plus de chance de se sauver.

— J'ai une vieille mère à ma charge...

— J'ai cinq enfants.

— Je soutiens mes parents.

Chacun d'eux croyait avoir le plus de droits d'être sauvé le premier.

Clavir, Bertrand, Labeye aidèrent puissamment Goffin. De force, ils empêchèrent les hommes de se battre encore pour avancer.

Mais le niveau de l'eau montait sans cesse. Ceux qui se précipitèrent vers la banne étaient dans l'eau jusqu'à la poitrine.

Goffin comprit aussitôt qu'il était impossible de res-

ter là plus longtemps dans ces terribles circonstances. Néanmoins, il ne perdit pas son sang-froid et réfléchit, il voulait se remémorer le point où les galeries avaient le niveau le plus élevé et où, par suite, on pourrait rester le plus longtemps sans être atteint par l'eau.

Il pouvait rester encore quelques moments afin de sauver le plus grand nombre possible de ses compagnons.

La banne redescendit encore.

— Antoine Hallet, toi et ton équipe, dit Goffin. Vivement, les enfants.

Antoine Hallet était de taille élevée. Il poussa quelques enfants devant lui, disant :

— Je puis tenir plus longtemps que vous la tête hors de l'eau... vous d'abord.

— Bien agi, cria le chef porion. Oh, les amis, il y a encore des enfants ici... je vous supplie de les laisser passer d'abord.

Mais tous n'étaient pas des Hallet.

Les enfants étaient dans l'eau jusqu'au cou; on dut les hisser dans la banne.

— Les voilà en sûreté, ceux-là, murmura Goffin. Mais ici il y en a encore beaucoup... Mathieu, dit-il ensuite, tu as attendu assez longtemps, tu t'es bien conduit. A ton tour. Dis à la mère que j'ai dû rester... qu'elle ne doit pas désespérer. L'on nous sauvera.

— Père, je ne te quitte point, répondit le petit, qui, malgré son jeune âge, humiliait plus d'un adulte par son courage.

Une descente encore... la dernière sans doute.

— Antoine Hallet, répéta Goffin.

— Maître, je puis attendre encore, l'eau ne me vient encore que jusqu'au cou, répondit ce brave. Que les plus petits aillent d'abord.

Mais tout le monde semblait comprendre que les chances d'être sauvé étaient précaires... l'eau ne cessait de monter. Et l'on se rua à l'assaut de la banne, l'on lutta pour y pénétrer, les plus forts en arrachaient les

plus faibles, les poussaient dans l'eau... Beaucoup ne connaissaient plus de pitié... Par ce sombre puits, l'espoir d'être sauvé rayonnait... ici, en bas, la mort étendait déjà ses griffes.

— Mes frères, implorait Goffin

Mais les cris, les hurlements, les malédictions, couvraient sa voix.

Le chef porion voulut intervenir. Il dut avoir recours à la force, sépara les plus furieux.

On ne le respectait plus... Un mineur lui donna un coup de poing dans la poitrine, tout en criant :

— Chacun pour soi !

La banne monta...

En hurlant, et en poussant des cris de désespoir, certains s'y accrochèrent, la firent presque chavirer... Que se passe-t-il ? Les occupants de la banne repoussent ceux qui s'y accrochent ? En tout cas, deux corps vinrent s'abîmer dans l'eau qui rejaillit sinistrement.

— Nous sommes perdus... il est trop tard. Nous sommes condamnés à mourir. Ma femme, mes enfants...

Ces cris de désespoir et d'autres encore retentissaient dans le sombre puits, maintenant que la banne montait toujours et que le niveau de l'eau ne cessait de croître.

— Mais amis, nous ne pouvons rester plus longtemps ici, s'écria Goffin. Suivez-moi vers les galeries situées plus haut... l'on nous sauvera.

— Nous pouvons attendre encore... là-bas nous finirons quand même par nous noyer... la banne va revenir, cria quelqu'un.

Il était pénible de devoir pénétrer plus avant dans la mine, alors que le puits permettait encore l'espoir d'être sauvé.

— L'eau monte encore, insista Goffin. Qui reste ici est voué à la mort. Je ne puis rester plus longtemps... qui veut vivre, me suive.

— Maître, je reste encore, dit Antoine Hallet. Je suis grand...

— Antoine... tu t'es sacrifié... viens, suis-moi, implorera Goffin.

A ce moment, trente-cinq mineurs étaient sauvés... Soixante-dix suivirent leur maître.

Une vingtaine resta près du pertuis, espérant toujours être sauvés.

Nul n'a jamais su quelles terribles scènes se déroulèrent là... mais de ces vingt retardataires nul ne fut sauvé.

Goffin n'avait pas prévenu à tort. Il mena ses camarades, parmi lesquels se trouvaient encore des enfants, vers les galeries les plus hautes et il sentait que, lui, le maître, devait se montrer le plus fort à présent, et qu'il ne pouvait pas se laisser aller au désespoir, fût-ce un seul moment.

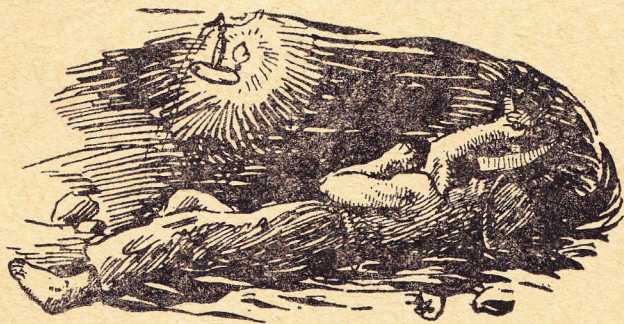
A. HANS

MEESTER HUBERT GOFFIN

Penteekeningen van EDMOND VAN OFFEL

Kleuromslag van JAN WATERSCHOOT

Derde druk



L. OPDEBEEK — UITGEVER — ANTWERPEN
1944

A. HANS

An illustration in a woodcut style with a limited color palette of brown, yellow, and white. It depicts a man and a woman in a rocky, mountainous landscape. The man, wearing a light-colored suit, stands and holds the woman, who is seated and leaning her head against him. They are positioned between two large, fluted columns that appear to be part of a ruined structure. The background is filled with jagged, rocky terrain. The overall mood is somber and dramatic.

MEESTER
HUBERT GOFFIN

L. Opdebeeck - uitgever - Antwerpen